

Salonique. Entre provincialisme et cosmopolitisme

Georges PREVELAKIS

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/1461>

DOI : [10.4000/cemoti.1461](https://doi.org/10.4000/cemoti.1461)

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Georges PREVELAKIS, « Salonique. Entre provincialisme et cosmopolitisme », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 24 | 1997, mis en ligne le 28 février 2005, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/1461> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.1461>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Salonique. Entre provincialisme et cosmopolitisme

Georges PREVELAKIS

Parmi les villes de l'Europe orientale, Salonique détient une place particulière de par sa géographie et son histoire.

L'espace balkanique, depuis l'Antiquité jusqu'à l'ère des nationalismes, a fonctionné de deux manières : comme espace refuge grâce à son caractère montagneux et comme espace réseau par le biais des routes traversant les masses montagneuses selon des tracés précis, définis par la nature. Salonique s'inscrit dans le monde des réseaux. Elle constitue l'aboutissement d'un des principaux axes balkaniques; à savoir le couloir de la Morava et du Vardar (Axios en grec), route qui lie le Danube avec la mer Égée, au carrefour de l'ancienne *via Egnatia*, route romaine conduisant de Durrës à Istanbul. Salonique constitue un croisement important des routes balkaniques et appartient ainsi à un réseau de villes qui inclut Belgrade, Skopje, Sarajevo, Sofia et Tirana. En même temps, Salonique est une ville portuaire. Bien protégée au fond du golfe Thermaïque, le port de Salonique s'inscrit dans un autre réseau, celui des routes maritimes de la mer Noire et de la mer Égée et des grandes villes portuaires comme Istanbul, Athènes, Izmir ou Alexandrie. Par sa participation à ces deux réseaux, le réseau continental balkanique et le réseau maritime méditerranéen, Salonique fonctionne comme une articulation de deux ensembles, comme débouché maritime de la péninsule balkanique.

Une histoire mouvementée

Cela fut son rôle à plusieurs reprises dans l'Histoire. Pour cette raison, Salonique a souvent attiré la convoitise des différentes puissances et a succombé à leur domination. Salonique a été grecque, romaine, byzantine, arabe, vénitienne, ottomane. Elle a été convoitée par les trois principaux nationalismes du sud des Balkans : grec, serbe et bulgare.

Si la situation géographique a attiré à Salonique des invasions et des guerres, elle a au contraire permis à la cité du Thermaïque de connaître un essor économique et culturel extraordinaire pendant les époques de stabilité. L'empire ottoman a assuré les conditions d'épanouissement de Salonique par l'unification politique et économique

des deux espaces-réseaux auxquels elle a appartenu, le balkanique et le méditerranéen. Inscrite dans une logique d'échanges, Salonique a attiré une diversité d'éléments de population. Une des principales composantes de sa société a été sa communauté juive, elle-même diversifiée, expression et reflet de la diaspora. Aux juifs autochtones, installés à Salonique depuis l'Antiquité, se sont ajoutés au XVe siècle les séfarades, réfugiés d'Espagne, et ensuite d'autres, venant des diverses villes de la Méditerranée et de l'Europe centrale et orientale¹. Les *rum* (chrétiens orthodoxes) hellénophones, slavophones, albanophones ou valaquoophones, se croisaient avec les musulmans, partagés eux aussi entre diverses catégories linguistiques, mais avec une prééminence du turc, langue de l'administration ottomane. Le mélange des langues et des religions ne faisait pas de la cité une tour de Babel, mais au contraire donnait naissance à une multiplicité de moyens de communication, à une société de polyglottes, capables de se faire comprendre dans l'ensemble des Balkans².

L'ouverture graduelle de l'Orient à l'influence occidentale à partir de la fin du XVIIe siècle a renforcé le rôle économique de Salonique et a introduit encore une langue dans la polyphonie saloniote: le français³. Salonique a vu sa position se renforcer pendant le XVIIIe et le XIXe siècles. Deuxième ville du point de vue économique de l'empire ottoman (entre Constantinople et Smyrne/Izmir), Salonique était aussi un grand foyer intellectuel et révolutionnaire, porte d'entrée de la modernité occidentale en empire ottoman. Ville natale de Kemal Atatürk, elle fut aussi le foyer du mouvement des Jeunes Turcs, le laboratoire dans lequel furent élaborées pour la première fois dans l'empire ottoman les idées socialistes, ou encore le projet d'une fédération balkanique, le nationalisme macédonien, l'idée de création d'une cité autonome juive⁴, etc. Cette polysémie culturelle et politique de Salonique a constitué aussi une des causes de l'échec des projets qui y voyaient le centre d'une construction politique. Finalement, le sort de Salonique n'a pas été déterminé par des processus endogènes mais par la compétition des puissances externes à la ville. Dans la course vers Salonique des armées grecques, serbes et bulgares lors de la première guerre balkanique, les Grecs l'ont emporté grâce au premier ministre Eleuthérios Venizélos qui a donné l'ordre au généralissime de l'armée grecque et futur roi Constantin 1er de marcher sur Salonique, en abandonnant l'axe occidental de l'offensive grecque: Salonique valait plus que l'Épire du Nord ou la Macédoine du Vardar.

Ainsi, la "libération" de Salonique a été grecque. Les Serbes et les Bulgares n'ont accepté pourtant que comme provisoire cette victoire de l'hellénisme. Sous une forme nationaliste ou sous une forme fédéraliste, dans le cadre de l'avancée fasciste ou avec l'espoir d'une victoire communiste, les convoitises provenant de l'arrière-pays septentrional de Salonique allaient se manifester constamment jusqu'à la fin de la guerre civile grecque en 1949 et la stabilisation de l'ensemble de la région par la guerre froide. De 1949 jusqu'en 1989, pendant quatre décennies, Salonique a été calme. Cette tranquillité, elle l'a payée par la privation des échanges économiques et culturels qui avaient déterminé les siècles précédents de son histoire.

Avec la fin de la guerre froide, nouveau retournement de fortune pour Salonique. Les Balkans ont semblé être rouverts à l'influence maritime et Salonique a paru redevenir l'articulation entre la terre et la mer. Pourtant, encore aujourd'hui, presque dix ans après la fin de la guerre froide, la situation des Balkans reste indécise: vers la stabilisation politique et l'ouverture ou vers le renouvellement de la "balkanisation"? Les prévisions sont difficiles. Si la République de Macédoine, qui paraissait comme le chaînon faible des Balkans, a évité pour l'instant la catastrophe, l'Albanie et la Bulgarie

semblent par contre sombrer dans le chaos économique et politique. Le sort de Salonique dépend de l'évolution balkanique. Sa situation, conditionnée par les forces de la circulation, par le monde des échanges, ne peut être valorisée réellement que si les forces de résistance à la circulation, les iconographies, nationalistes et autres, le lui permettent. Cette condition, déjà difficile dans le contexte balkanique, est rendue encore plus complexe par les influences des grandes puissances, les États-Unis, la Russie et l'Europe, pour lesquelles l'espace balkanique et ses extensions en mer Noire, en mer Égée et en mer Caspienne constituent des arènes de la lutte pour la détermination des règles de la guerre économique pendant les prochaines décennies.

Une ville nouvelle pour la "Nouvelle Grèce"

Malgré son histoire prestigieuse, Salonique d'aujourd'hui est une ville nouvelle, au même titre qu'Athènes. Certes, les témoignages du passé y abondent : restes de la *via Egnatia*, églises byzantines, fortifications vénitiennes, mosquées, hôtels particuliers de grandes familles juives, maison natale de Kemal Atatürk... Pourtant, ces monuments ont peu de choses à faire avec la ville d'aujourd'hui et sa population. Objets de musée, les monuments ne s'inscrivent pas, comme à Paris, à Londres ou à Rome, dans les traditions vivantes de la ville. Les grands bouleversements de la première moitié du XXe siècle ont défait les liens entre les hommes et la cité.

"Libérée" ou "annexée" par la Grèce en 1912, Salonique était une ville de cent soixante mille âmes, dont la moitié à peu près de juifs. Elle était le principal centre urbain de la "nouvelle Grèce" qui comprenait les provinces septentrionales de la Grèce, récemment conquises: l'Épire ("du Sud"), la Macédoine méridionale ("de l'Égée") et bientôt (en 1919) la Thrace occidentale. Les limites de cette "nouvelle Grèce" n'ont cessé de fluctuer entre 1912 et 1922 suite aux guerres balkaniques, à la première guerre mondiale et à la guerre gréco-turque. Cette fluidité territoriale accompagnée de fortes tensions entre les États balkaniques a conduit à la constitution de frontières quasi-étanches. Salonique fut ainsi isolée de son arrière-pays septentrional. L'utilisation de son port par la Serbie/Yougoslavie a constitué l'objet de longues négociations entre Athènes et Belgrade dominées par un fort climat de suspicion.

L'isolement de Salonique vis-à-vis de son espace économique balkanique a conduit son économie à la stagnation. Les difficultés économiques ajoutées à l'ambiance nationaliste ont amorcé le processus de départ des juifs saloniquiotes vers les capitales de l'Europe occidentale⁵. Ceux d'entre-eux qui n'ont pas voulu partir ont été presque tous déportés par les Allemands en 1941 et exterminés dans les camps de concentration. Ainsi, un des principaux éléments de Salonique, la présence juive, a été effacée. La bureaucratie athénienne a complété l'oeuvre de disparition de la mémoire d'altérité avec la construction d'un campus universitaire sur ce qui était avant l'occupation allemande le cimetière juif⁶.

Les juifs ne sont pas le seul élément de la population saloniquiote à avoir disparu. Les échanges des populations des années 1910 et 1920 ont mis fin aux autres présences non helléniques: les slavophones ont dû partir en Yougoslavie ou en Bulgarie, les musulmans en Turquie. Ainsi, au début de la guerre froide, il n'y avait que des Grecs à Salonique.

Le départ ou la disparition d'une grande partie de la population de Salonique ottomane a été accompagnée par deux phénomènes d'immigration: l'installation de réfugiés d'une part et l'urbanisation d'autre part. Ils effacent dans les statistiques les traces des départs. Ces flux et reflux de population ne sont pas spécifiques à Salonique. Ils

caractérisent toute la Macédoine méridionale et la Thrace occidentale. Un énorme brassage de populations a eu lieu dans cette région des Balkans, ce qui a eu comme résultat de transformer une zone d'extraordinaire mélange de cultures en une région presque complètement hellénisée. Le "nettoyage ethnique", terme inventé lors de la crise yougoslave, avait été appliqué déjà en Grèce du Nord (ainsi qu'en Turquie, en Bulgarie, etc.) avant la deuxième guerre mondiale avec une rigueur extraordinaire. Au milieu de notre siècle, la "nouvelle Grèce" était un pays neuf: les habitants autochtones étaient une minorité. La population de Salonique n'a donc pas de véritables attaches avec la ville. Comme à Athènes, la plupart de ses habitants proviennent soit des patries perdues de l'hellénisme (Istanbul, Asie Mineure, littoral de la mer Noire, pays danubiens), soit de l'exode rural massif des années 1950 et 1960.

Le paysage urbain se caractérise aussi par la rupture avec le passé ottoman. La plus grande partie de l'agglomération saloniote est constituée des constructions de l'après-guerre qui suivent les deux principaux modèles développés d'abord à Athènes et diffusés ensuite sur l'ensemble de la Grèce: les *polykatoikies*, immeubles d'appartements sans cachet de cinq à six étages, et les constructions illicites des banlieues pauvres. Le centre de Salonique, qui correspond à la ville d'avant la guerre, n'est pas représentatif non plus de Salonique du passé. Après le grand incendie de 1917, la ville a été reconstruite sur les plans de l'urbaniste français Hébrard. Le centre de Salonique a certes une bien meilleure qualité architecturale et urbanistique que sa périphérie, mais ne dispose d'aucun charme oriental. L'atmosphère de la ville ottomane y est complètement absente. Il ne reste que la "vieille cité", sur la colline qui surplombe la ville pour suggérer que l'on se trouve dans un endroit avec une histoire qui dépasse le seuil de notre siècle.

La démographie et l'espace urbain de Salonique sont donc des créations récentes, des produits de l'ère du nationalisme, de l'occidentalisation, de la diffusion sur l'ensemble du territoire grec des modèles athéniens. Cette "ville nouvelle", créée sur le site d'une cité prestigieuse, a connu une évolution sociale et économique depuis sa "libération" par les troupes grecques, évolution qui n'a pas non plus beaucoup de points en commun avec le passé.

La période de l'entre-deux-guerres est assez confuse en ce qui concerne Salonique. L'hellénisation de la Macédoine, les efforts pour le développement de son économie rurale par les grands travaux d'aménagement, de bonification, etc., et l'installation des réfugiés d'Asie Mineure et du Pont ont donné à l'arrière pays de la cité thermaïque le caractère d'une région de pionniers, que Jacques Ancel a saisi sur le vif et a décrit en détail⁷. Pourtant, ces mutations dans le monde rural n'ont pas beaucoup influencé Salonique, dont les fonctions étaient beaucoup plus liées au commerce balkanique et méditerranéen qu'à l'organisation de la vie économique du monde rural sous son influence directe. Le déclin du rôle commercial et portuaire de Salonique qui a résulté de l'érection de frontières nationales n'a pas pu être compensé par les fonctions administratives qui devraient normalement s'y développer dans le cadre de l'État grec.

En fait, même privée partiellement de son rôle de débouché des Balkans, Salonique restait la seule ville importante en Grèce du Nord. Cette "nouvelle Grèce" était éloignée d'Athènes; l'influence de la capitale s'y faisait sentir à peine. Quoi de plus naturel que de déléguer une série de fonctions d'administration de cette "nouvelle Grèce" à la deuxième ville du royaume, si bien placée géographiquement pour la diriger? Pourtant,

la direction politique athénienne a préféré abandonner la Grèce du Nord sans direction efficace, plutôt que de laisser des véritables prérogatives à Salonique.

Ce constat n'est pas sans quelques exceptions, qui confirment néanmoins la règle. Il est vrai que la deuxième université grecque, après celle d'Athènes, a été fondée à Salonique en 1926 et depuis cette même année une foire balkanique annuelle est organisée en septembre à Salonique. Elle constitue la principale manifestation nationale dans le domaine économique, une occasion pour le premier ministre grec de faire le bilan de l'année écoulée et de présenter son plan de politique économique de l'année qui vient. Pourtant ces deux décisions de renforcer le poids de Salonique appartiennent aux gouvernements d'inspiration venizéliste; il ne faut pas en effet oublier que Venizélos, pendant la première guerre mondiale, a dirigé sa lutte contre le pouvoir monarchiste neutraliste à partir de Salonique, occupée par les forces de l'Entente. La "nouvelle Grèce" constituait, avec la Crète, la forteresse électorale des venizélistes.

L'attitude pro-venizéliste de la "nouvelle Grèce" est une des explications des réticences athéniennes envers la délégation de responsabilités politiques et administratives à Salonique. La direction politique de la vieille Grèce voyait d'un mauvais oeil le libéralisme des nouvelles provinces peuplées majoritairement par des réfugiés d'Asie Mineure et ne tenait pas à lui offrir les conditions pour l'émergence d'une nouvelle élite politique dans le cadre d'une ville importante.

A côté de cette logique politique, il y avait une deuxième motivation qui empêchait le développement de fonctions de direction à Salonique: la slavophobie. En effet, malgré le nettoyage ethnique approfondi, il était difficile d'oublier que l'intérieur de la Grèce du Nord était un pays largement slavophone avant la première guerre mondiale et que les voisins septentrionaux de la Grèce ne cachaient leurs convoitises pour la "Macédoine de l'Égée" et pour sa capitale. La guerre civile grecque a confirmé ces inquiétudes avec la menace de division de la Grèce en deux: une "vieille Grèce" sous influence occidentale et une "nouvelle Grèce" réintégrée dans les Balkans, dominés par le communisme, dans lesquels l'élément grec serait largement minoritaire par rapport aux Slaves. La slavophobie, qui, après les années 1940 a pris la forme de l'anticommunisme sans jamais perdre son caractère xénophobe, conduisait à une suspicion profonde envers Salonique, capitale éventuelle d'un mouvement sécessionniste. Phobie irrationnelle des années 1950 et 1960, dont l'équivalent pendant les années 1990 a été l'angoisse face à la création d'un Etat indépendant macédonien, elle a néanmoins influencé de manière décisive l'aménagement du territoire en Grèce en défavorisant le développement des fonctions de direction à Salonique.

Ainsi, le sort de Salonique depuis 1912 s'est aligné sur celui de la Grèce, État-Nation balkanique qui a participé aux drames géopolitiques de cette partie de l'Europe tout en contribuant à sa transformation selon la logique stato-nationale importée de l'Occident. Pendant sept décennies, toutes les influences conduisaient vers la provincialisation de la cité du Thermaïque, la perte de ses spécificités économiques et culturelles, la création d'une nouvelle société et d'un nouvel espace urbain suivant le modèle athénien. Le nationalisme a imposé le "nettoyage ethnique" à la fois sur sa population et sur son paysage: avec les hommes disparurent aussi leurs traces. Les Allemands ont détruit le seul véritable point de résistance à l'homogénéisation qu'était la communauté juive. Ainsi, après la guerre civile, l'État grec pouvait achever la construction d'une Salonique entièrement grecque. Les guerres avaient fait table rase de son passé économique, social et culturel; la guerre froide excluait les influences

balkaniques et slaves qui pourraient perturber l'image d'une parfaite cité du nationalisme.

L'écolier athénien qui visitait Salonique au début des années 1960, n'avait aucun moyen pour soupçonner que cette ville n'avait pas toujours été entièrement grecque, comme on nous l'apprenait à l'école, aucune raison de penser que le terme de "libération" n'avait en 1912 de sens que pour une minorité de ses habitants.

Salonique avait en 1913 157 000 habitants et en 1920 174 000. L'arrivée des réfugiés a conduit à un accroissement démographique important, qui a plus que compensé le départ d'une partie de ses habitants. En 1928, la population de Salonique s'élevait à 250 000 âmes, un peu moins du tiers de la population du Grand Athènes (802 000). Ensuite, pendant deux décennies, la population saloniquiote a stagné. Entre 1928 et 1940, sa croissance a été de 10% tandis que celle du Grand Athènes fut de 40%! La décennie de la guerre et de la guerre civile, marquée par la déportation des juifs, se solde par une croissance de 7%, due à l'immigration à Salonique de nombreuses familles à la recherche de sécurité pendant la guerre civile. Ainsi, à l'exception des mouvements migratoires causés par la guerre et par la guerre civile, la population de Salonique a été plutôt stable, contrairement à celle d'Athènes. Cette stagnation démographique a exprimé la stagnation économique: Salonique n'avait pas de rôle correspondant à son rang dans le réseau urbain grec. Athènes préférait garder la plupart des fonctions pour elle-même.

Cette situation est plus ou moins restée la même pendant les années 1950. Malgré le décollage de l'économie du pays et le début de son industrialisation, Salonique en a peu profité. Sa population est passée de 297 000 à 380 000 habitants entre 1950 et 1961, c'est à dire a augmenté de 27%, mais celle d'Athènes est passée de 1 378 000 à 1 852 000, soit une augmentation de 474 000, ce qui représente plus que la population de Salonique dans sa totalité!

Tableau 1

LA POPULATION DES TROIS PLUS GRANDES AGGLOMÉRATIONS DE GRECE (en milliers)

GRAND ATHENES

SALONIQUE

PATRAS

1907

250

157*

37

1920

453

174

52

1928

802

251

61
1940
1124
278
62
1951
1378
297
93
1961
1852
380
103
1971
2548
557
120
1981
3038
706
155
1991
3073
749
170

* en 1913

Source : Recensements de population du service statistique grec (ESYE).

La polarisation extrême du réseau urbain grec qui caractérise les années 1950 exprime la méfiance d'Athènes envers Salonique au lendemain de la guerre civile. Le rideau de fer restait étanche et séparait plus que jamais Salonique des Balkans, et en même temps la direction politique, fortement anticommuniste et sur la défensive, souhaitait investir le minimum dans une ville considérée comme encore menacée par une invasion communiste. Pourtant, il y a aussi d'autres raisons qui ont joué en faveur de la croissance d'Athènes pendant les années 1950. Dans un climat de pénurie, il était normal que le développement industriel se concentrât en un seul point du territoire national. Le pays était dévasté par la guerre et par la guerre civile. Les infrastructures nécessaires au fonctionnement de l'industrie n'existaient pas, et ne pouvaient être créées qu'à Athènes. Par ailleurs, le développement économique dépendait entièrement de l'aide américaine, distribuée par les autorités étatiques installées à Athènes. Quoi de plus normal que d'en faire profiter la bourgeoisie athénienne, au milieu de laquelle vivaient les hommes politiques et les hauts fonctionnaires qui prenaient les décisions importantes dans le domaine économique? Ainsi, Salonique a vécu, pendant les années 1950, dans une ambiance de pénurie et de stagnation accentuée par les rudes hivers qui

frappent cette ville ouverte au vent du nord (*Vardaris*) qui descend de cette même trouée de la Morava et du Vardar jadis source de la richesse commerciale. Les deux premières décennies de la guerre froide furent glaciales à Salonique.

Vers un rééquilibrage ?

La situation change à partir des années 1960. Athènes a commencé à se saturer par une industrialisation rapide. Les huit ans (*i oktaetia*) du gouvernement Karamanlis (1955-1963) avaient apporté au pays les infrastructures de base qui ont permis une première diffusion de la croissance économique. La stabilisation politique du pays et la consolidation de l'influence de la droite nationaliste dans la Grèce du Nord avaient rassuré les esprits par rapport aux dangers géopolitiques, que d'ailleurs la relation ambivalente de Tito avec l'Union soviétique et avec ses voisins atlantistes (Grèce, Turquie) éloignaient encore plus. Le temps était venu pour sortir Salonique de sa léthargie, pour y développer l'industrie. Des grands investissements y ont été réalisés et l'économie saloniote a enfin pu décoller.

Comme à Athènes, ce décollage fut accompagné (ou provoqué ?) par une véritable explosion de la construction de bâtiments. Salonique, qui restait plus ou moins dans les limites du plan Hébrard, a explosé. Les nouvelles constructions ont éliminé les derniers éléments de la spécificité architecturale ou urbanistique et ont transformé son paysage selon le modèle du paysage athénien de l'après-guerre. Pendant cette décennie, la population de Salonique, passée de 380 000 à 557 000, a connu un développement de 46%, supérieur à celui d'Athènes qui, lui aussi, fut important: la décennie 1960 constitue l'apogée de l'urbanisation et de l'exode rural en Grèce.

Cette croissance démographique a provoqué le débordement définitif de l'urbanisme grec. Incapable d'offrir à la population ouvrière des logements décents ou même des terrains à bâtir en quantité suffisante, l'administration s'est résignée à tolérer la construction illicite sur des "terrains agricoles" de 50 à 200 m². Les hommes politiques et les autorités chargées de l'ordre public ne voyaient d'ailleurs pas d'un mauvais œil cette dérive. Comme en Turquie, pour le clientélisme politique et pour la légitimation d'un régime anticommuniste, la construction illicite ouvrait les possibilités nouvelles et inattendues d'un populisme au rabais.

La construction illicite à Salonique a constitué un phénomène encore plus important qu'à Athènes. Elle a provoqué, comme à Athènes, de graves problèmes d'urbanisme. D'autant plus que pendant les deux décennies qui ont suivi, les années 1970 et les années 1980, la population de Salonique a continué à croître, tandis que la croissance démographique athénienne s'arrêtait. Ainsi, en 1991, la population de Salonique s'élevait à 750 000 après une croissance de 6% par rapport à 1981, tandis que la population d'Athènes d'à peu près trois millions n'avait pratiquement pas évolué pendant la même période.

De ce renversement des tendances, doit-on conclure que Salonique a pu enfin trouver la place qu'elle mérite dans le réseau urbain grec? Il est vrai que l'évolution géographique et économique des décennies de l'après-guerre indique un rééquilibrage, en confirmant les théories de la diffusion spatiale du progrès économique. Après une situation catastrophique, le démarrage de l'économie grecque a été fortement polarisé. Ensuite, pendant les années 1960 et 1970, la saturation de l'espace athénien et l'équipement graduel du territoire grec ont conduit au développement industriel de la deuxième ville, tandis que par la suite, la vague de diffusion a touché les autres villes, comme Patras, Volos, Hérakleion, etc.

Dans le cadre géopolitique stable de la guerre froide, la logique économique ne pouvait que triompher, malgré la résistance de la bureaucratie athénienne⁸. Il est vrai que les responsables politiques ont fait tout, consciemment ou inconsciemment, pour endiguer le développement de Salonique. Dans un premier temps, ils ont essayé de retarder la vague de diffusion qui se rapprochait de la deuxième ville grecque. Ensuite, une fois que Salonique avait déjà pris le chemin de l'industrialisation et à une époque pendant laquelle Athènes entrait dans une crise profonde d'environnement, on a essayé d'accélérer la deuxième vague vers les autres villes de province. La politique de décentralisation des années 1970 et 1980 a favorisé ces villes et a défavorisé au même degré Athènes et Salonique, comme si leurs problèmes étaient identiques, malgré leur différence très marquée de taille (0,7 million par rapport à plus de trois millions d'habitants en 1991).

Si la résistance de la direction athénienne n'a pas réussi à arrêter les forces du marché, par contre dans les services, et surtout dans les domaines sous le contrôle du secteur public, Athènes a pu imposer sa loi pendant la période de l'après-guerre, tout comme pendant la période d'avant la guerre. Toutes les réformes de l'administration qui allaient dans le sens d'une plus grande décentralisation ont ignoré le fait que Salonique se distingue nettement des autres villes de province par sa taille, sa situation et son histoire et lui ont donné un rôle similaire à celui de Patras, de Volos, d'Hérakleion, etc. Même son privilège d'être avec Athènes le siège d'une université a été aboli par la création de nouvelles universités dans la plupart des principales villes de province. La seule spécificité administrative de Salonique reste l'existence d'un ministère de la Grèce du Nord dans la cité thermaïque. Ce ministère a pourtant un rôle plus symbolique que réel. Le préfet du département de Salonique a plus de prérogatives que le ministre de la Grèce du Nord.

Les années 1980 ont constitué pour Salonique une période de croissance industrielle, contrairement à Athènes qui a vu pendant cette même période décliner son industrie. Pourtant, vers la fin de la décennie, on avait le sentiment de toucher aux limites de la croissance. Le phénomène général de déclin du secteur de l'industrie manufacturière, très marqué en Grèce depuis le milieu des années 1980, ne pouvait que toucher tôt ou tard Salonique, une ville dont 43% des actifs appartenaient au secteur secondaire en 1981 (contre 56,2% au tertiaire et 1,1 au primaire)⁹. Salonique allait-elle donc connaître, à son tour, le sort d'Athènes?

Tableau 2

EVOLUTION DES EMPLOIS INDUSTRIELS

GRECE

GRAND ATHENES

SALONIQUE

1958

109236

25709

7831

1963

122332
34262
9382
1969
124651
40956
12707
1973
121357
42907
11277
1978
128988
47332
13082
1984
144463
49631
17797
1988
144717
48657
18234

Source : Recensements de l'industrie et du commerce du service statistique grec (ESYE).

Au moment même où Salonique semblait achever le cycle d'un développement économique fondé sur l'industrialisation dans le cadre national, la fin de la guerre froide est venue changer les conditions économiques de la région et ouvrir à Salonique une nouvelle période qui se caractérise par des difficultés mais aussi par de nouvelles possibilités. A un moment où la disparition de toute forme de protectionnisme par l'intégration complète de la Grèce dans l'espace économique européen menaçait la survie des industries grecques, l'ouverture des marchés balkaniques leur a offert (et en particulier aux industries de la Grèce du Nord), de nouvelles perspectives. Restées grecques ou rachetées par des multinationales, les industries d'Athènes et de Salonique ont pu pénétrer dans l'économie balkanique grâce à une série d'atouts: proximité géographique, connaissance de la culture locale, production adaptée aux besoins de la clientèle balkanique... En effet, les produits grecs, malgré leur qualité parfois médiocre par rapport à ceux d'Europe occidentale, étaient meilleurs que les produits de l'économie socialiste (même s'il ne s'agissait parfois que d'une différence d'emballage). Ils étaient nettement moins chers que les produits de l'Europe occidentale.

L'expansion commerciale et industrielle grecque dans les Balkans pendant les années 1990 a constitué une bouffée d'oxygène à une industrie en difficulté. L'ouverture à ce nouveau marché n'a pas sauvé l'industrie grecque, elle a plutôt contribué à retarder son assainissement, sauf dans quelques cas exceptionnels d'entreprises qui ont su

avancer dans leur modernisation tout en profitant des nouvelles possibilités des marchés balkaniques et est-européens. En tout cas, l'économie de Salonique a beaucoup profité de ces changements géopolitiques. Ainsi, elle a pu retarder la manifestation d'une crise économique et industrielle qui semblait inéluctable au milieu des années 1980¹⁰.

La mise en valeur des nouvelles possibilités signifie et suppose la fin de la provincialisation de Salonique; la fermeture de la parenthèse de sa dépendance par rapport à Athènes, ville avec des avantages géographiques bien moindres, mais favorisée par l'évolution géopolitique et géo-économique des Balkans et de la Méditerranée orientale depuis le milieu du XIXe siècle. Une telle rupture est nécessaire à Salonique pour toute une série de raisons: économiques, politiques, idéologiques, urbanistiques. Il est certain qu'elle ne sera pas facile et comportera des tensions à l'intérieur de la Grèce. Elle pourra s'achever par un retour de Salonique à un esprit d'ouverture: ouverture à l'Europe, ouverture à ses voisins balkaniques et asiatiques.

Car, si Salonique a profité des nouvelles conditions pendant les années 1990, elle est loin d'avoir véritablement mis en valeur ses nouveaux atouts. L'expansion commerciale grecque dans les Balkans, souvent accompagnée par des investissements importants dans l'économie de ces pays, a été le résultat d'initiatives du secteur privé de l'économie, à quelques exceptions près (secteur bancaire sous contrôle de l'État, compagnie d'électricité), malgré le fait que les liens économiques qui existaient auparavant entre la Grèce et les pays communistes passaient essentiellement par le secteur public. La politique étrangère grecque a même été un obstacle à la pénétration du commerce et du capital grec dans les Balkans. La question macédonienne constitue la meilleure illustration de blocage politique et identitaire d'un processus qui devrait normalement aboutir à une véritable colonisation économique de la république de Macédoine par le capital saloniquote. Malgré les grandes manifestations contre Skopje à Salonique au début des années 1990, ce sont les pressions des hommes d'affaires de cette ville qui ont le plus contribué à rétablir un meilleur climat dans les relations entre Athènes et Skopje.

Pourtant, la question macédonienne montre bien la confusion qui règne en Grèce en ce qui concerne les rapports du pays avec les Balkans et, accessoirement, la place de Salonique à l'intérieur du pays. La fin de la guerre froide est arrivée au moment où la Grèce pensait avoir trouvé une sorte de tranquillité géopolitique et économique. En se résignant au rang d'un petit pays dominé par l'Occident (mais en même temps protégé des aléas économiques, sociaux et stratégiques par sa double appartenance à l'OTAN et à l'U.E.), la Grèce avait le sentiment d'avoir réglé les problèmes de son passé.

De nouvelles perspectives

L'effondrement des régimes communistes dans son voisinage a constitué un énorme défi pour la Grèce, qui demandait pourtant une attitude tout à fait différente. L'illusion de sécurité économique et géopolitique créée pendant les années 1980 (et dissoute graduellement pendant la décennie suivante) prédisposait peu les Grecs aux efforts nécessaires pour s'adapter à un monde en mutation. D'autre part, il n'était pas possible d'ignorer complètement que le monde n'était plus le même. Les hommes d'affaires grecs ont compris rapidement les nouvelles possibilités et en ont profité. Le public et les autorités grecques ont eu des réactions beaucoup plus lentes. A la place d'une stratégie visant à renforcer la place économique de la Grèce et à adapter ses structures internes aux nouvelles réalités, on a assisté à des réactions spasmodiques,

contradictoires, émotionnelles, conditionnées par des souvenirs traumatisants du passé.

L'attitude de l'État grec envers Salonique s'inscrit dans cette attitude. Il était impossible de ne pas comprendre les énormes possibilités qui s'ouvraient à Salonique par la perspective d'ouverture des Balkans. Pourtant la mise en valeur de ces possibilités mettait en cause tous le long processus de nationalisation et de provincialisation de Salonique, de la soumission de l'ancienne métropole ottomane à la capitale du petit État-Nation grec. Fallait-il accepter les risques pour la logique nationaliste liés à un changement des rapports de forces à l'intérieur de la géographie économique et politique grecque? Pouvait-on espérer garder intactes les structures si commodes à la direction athénienne, malgré les grandes mutations de notre monde?

Les réponses à ces questions ont été confuses et mitigées. Il y a eu certaines tentatives de donner un rôle plus important à Salonique, pourtant ces "concessions" ont eu peu de rapport avec les véritables défis de Salonique, qui s'inscrivent dans une orientation balkanique et orientale. Ainsi Salonique est devenue le siège du Conseil des Grecs de l'étranger (le SAE-*Symvoulion Apodimou Hellinismou*), organe créé par Athènes avec l'intention de coordonner (ou diriger) la diaspora grecque.

La même confusion règne en ce qui concerne les forces politiques et sociales internes à Salonique. Après tant de décennies de dépendance par rapport à Athènes, la société saloniote -société d'immigrés avec un vif souvenir des persécutions qui ont précédé leur entrée sous le parapluie de l'Etat-Nation-, souhaite peu s'affirmer pour défendre les ambitions de sa cité. Il est vrai que de temps à autre, des voix s'élèvent pour dénoncer "l'État d'Athènes". Pourtant, les éléments les plus dynamiques sont assez vite récupérés par la direction politique athénienne. Est-ce aussi le cas de l'actuel Ministre de la Culture, M. Evangelos Venizélos, dont le fief politique est Salonique?

Le manque de stratégie et de véritable élite sociale et politique à Salonique, en combinaison avec la domination d'Athènes, et les habitudes et attitudes qu'elle a créées, constituent les principaux obstacles pour Salonique. Ces obstacles seront ou bien renforcés, ou, au contraire, enlevés, par l'évolution de l'ensemble des Balkans. Tant que l'instabilité, l'insécurité et la tension régneront dans la région, les attitudes de fermeture, de conservatisme, de préservation des structures économiques, sociales et politiques en Grèce vont se confirmer, même si cela conduit à une stagnation, voire à un déclin de l'économie et de l'influence politique grecque.

Pour l'instant, c'est cette hypothèse qui semble se confirmer. La stabilisation économique et politique de l'Albanie et de la Bulgarie paraissent éloignées, surtout après les événements de février, mars, avril 1997 en Albanie. Les risques d'explosion dans le sud des Balkans sont très graves, à cause essentiellement de la question albanaise et de ses ramifications au Kosovo et en république de Macédoine. La question du transport du pétrole de la mer Caspienne crée de grands risques de confrontation armée entre la Turquie et la Grèce, avec une implication éventuelle de la Bulgarie, de la Russie et évidemment des États-Unis et de l'Europe. Même si la guerre est évitée, sa menace contribuera à la déstabilisation supplémentaire de l'ensemble de la région.

Pourtant, les différents scénarios-catastrophe ne doivent pas nous conduire à l'exclusion d'une hypothèse plus optimiste, qui pourrait se réaliser grâce au politique, toujours imprévisible. Comme la personnalité du président Kiro Gligorov a sauvé la Macédoine d'un sort tragique qui paraissait quasi-inéluctable, de la même manière il reste toujours la possibilité d'assister à l'apparition d'hommes d'État en Grèce, en

Turquie et dans les autres pays balkaniques, capables de promouvoir la coopération. D'autre part, même dans l'hypothèse la plus catastrophique, après le déluge d'une guerre, il faudra bien revenir à la coopération qu'impose la géographie.

Dans l'hypothèse d'un développement économique et démographique de Salonique, il est évident qu'il faudra transformer de fond en comble les structures de l'agglomération. Il sera nécessaire de s'éloigner du site historique pour trouver les espaces nécessaires pour créer des zones résidentielles nouvelles et pour installer des activités industrielles liées à la fonction portuaire. Ces nouvelles extensions ne pourront pas dépendre de l'ancien centre. Pour éviter la création d'une série de centres secondaires par le développement spontané d'activités commerciales et de services, comme cela est arrivé à Athènes, il faudra prévoir un dédoublement du centre de Salonique en périphérie, un peu comme l'avait proposé Doxiadis pour Athènes pendant les années 1960.

Un tel projet ambitieux de réaménagement ne correspond pas à l'expérience grecque des dernières décennies au domaine de l'urbanisme. Il paraît beaucoup plus probable que le développement des activités et de la population provoqueront une série d'adaptations graduelles à partir de la structure existante, ce qui conduira rapidement, comme à Athènes, à de graves dysfonctionnements et à une dégradation des conditions de vie.

Pour échapper à une telle perspective, il n'y a que l'espoir d'une participation active de l'Union européenne dans le financement de la modernisation et de l'aménagement de Salonique, en posant à l'octroi des subventions une série de conditions en ce qui concerne l'aménagement, l'environnement, etc. Cette hypothèse n'est pas irréaliste, étant donné que les autorités de Bruxelles commencent peu à peu à acquérir une certaine expérience concernant le fonctionnement de l'administration grecque et la mentalité des hommes politiques d'Athènes. L'émergence d'une élite saloniquote sous l'influence des nouvelles possibilités économiques pourrait aussi contribuer à une évolution urbanistique moins chaotique qu'à Athènes.

Salonique se trouve à nouveau à un carrefour. La fin de la guerre froide en combinaison avec d'autres grandes mutations de notre époque comme la mondialisation, le processus d'intégration et d'expansion européenne et l'importance économique croissante de la mer Noire, lui offrent la possibilité de renouer avec son passé, de redevenir une métropole importante. La réalisation de ce rêve dépend de toute une série de conditions, dont la satisfaction paraît aujourd'hui assez difficile. Pourtant, à plus long terme, la logique géo-économique a de fortes chances de s'imposer sur la logique géopolitique et géostratégique qui domine actuellement sur la région. Une fois les grands équilibres géostratégiques et géo-économiques établis à nouveau, les peuples des Balkans pourront reconstruire leurs économies et leurs sociétés. Tôt ou tard, la question de Salonique va se poser.

Dans un contexte de stabilité, les possibilités de Salonique sont grandes. Sa situation géographique lui offre le rôle de débouché des Balkans et de principal carrefour entre la mer Noire et l'Adriatique. Son appartenance à la Grèce et à l'Union européenne lui permet de fonctionner comme principale plate-forme pour la pénétration du capital grec (essentiellement des armateurs qui contrôlent la plus grande flotte marchande du monde) et comme un des outils de l'influence occidentale vers l'Europe orientale. Si l'élargissement de l'Europe avance vers l'Est suffisamment pour inclure les pays balkaniques, le couloir Morava-Vardar se transformera en un des principaux axes

structurant l'espace européen, et Salonique deviendra ainsi une métropole plus européenne que grecque. Enfin, la perspective d'intégration de la Turquie à l'Europe ne peut que renforcer un peu plus l'importance de Salonique.

Une telle évolution devrait être accompagnée par un développement important des infrastructures de transport dans l'ensemble de la région. Le plus important pour Salonique est l'axe de la Morava-Vardar. D'un point de vue économique, la modernisation de cet axe constitue un des investissements les plus rentables en Europe: il s'agit, en fait, de la route la plus courte entre l'Europe centrale et danubienne et la Méditerranée orientale, le seul lien terrestre direct entre la Grèce et les autres pays de l'Union européenne. Pourtant, les difficultés géopolitiques pour la réalisation d'un tel projet ne sont pas minimes.

L'autre grand axe qui intéresse Salonique, c'est la *via Egnatia*, allant de Durrës à Istanbul à travers l'Albanie, la Grèce et la Turquie. Les difficultés gréco-turques bloquent ce projet; la Turquie semble s'orienter vers la construction d'une autre route en direction des côtes albanaises, via la Bulgarie et la Macédoine, route qui contourne complètement la Grèce. Ce projet n'est pas dépourvu d'obstacles géopolitiques non plus. Enfin, dernier grand projet dans le domaine des transports dans la région, l'oléoduc Burgas-Alexandroupolis (solution russo-gréco-bulgare de contournement des détroits turcs), ne semble pas influencer directement l'économie de Salonique. Pourtant, son rôle dans l'ensemble de l'économie de la Grèce du Nord créera certes des retombées économiques pour Salonique.

Ces quelques éléments montrent l'ampleur des mutations possibles dans la géographie économique et des transports d'une région au centre de laquelle se trouve Salonique. Il est certain que ces mutations provoqueront un développement économique et démographique spectaculaire conduisant probablement à un rééquilibrage de la relation entre Athènes et Salonique. La population de la capitale grecque semble se stabiliser autour de trois millions d'habitants. Salonique pourrait bien atteindre le rang d'une métropole avec une population entre un million et un million et demi d'habitants. Dans l'hypothèse la plus ambitieuse, elle doublerait sa population dans deux à trois décennies, comme l'a fait Athènes après la guerre.

Si cette taille paraît compatible avec une métropole appelée à jouer un rôle similaire à celui de Marseille, on peut se demander quelles seraient les conséquences d'une telle croissance sur le plan de l'urbanisme et de l'équipement de la ville.

Le rôle des transports sera déterminant et donc la modernisation des équipements à l'intérieur de la zone métropolitaine est aussi important que celle des infrastructures aboutissant à la ville. Dans ce domaine, tout est à faire. Il n'y a pas de métro à Salonique. Ni les installations portuaires ou ferroviaires, ni l'aéroport de Salonique ne correspondent aux besoins actuels de la ville. En ce qui concerne l'urbanisme, la situation est déjà très difficile, malgré la taille relativement modeste de Salonique. La ville s'étire le long de la côte et n'a pas beaucoup d'espace pour s'étendre en profondeur à cause des collines et des piedmonts qui se trouvent au nord de son site historique. Les besoins d'extension ont conduit au débordement vers l'est (résidentiel) et vers l'ouest (industriel) à la recherche d'espace. Ainsi, la partie centrale de Salonique se présente comme un goulot d'étranglement entre deux zones plus larges et plus aérées. Dans de telles conditions, la congestion est inévitable. La pollution atmosphérique s'ajoute aux difficultés de circulation pour créer à Salonique une réplique de la crise athénienne.

A cette fin du XXe siècle, Salonique se trouve encore une fois à un carrefour de son histoire. D'énormes possibilités s'ouvrent à nouveau avec la perspective de la réunification de l'espace économique de l'Europe centrale et orientale. Pourtant, cet espoir créé par la fin de la guerre froide en combinaison avec la dynamique européenne et la mondialisation, tarde à devenir réalité. En attendant, Salonique reste dans l'orbite athénienne et participe aux difficultés identitaires, économiques et politiques de la société grecque. Elle est en train de perdre du temps, un temps précieux pour les besoins urgents de sa modernisation. Cette modernisation concerne à la fois les réseaux et l'urbanisation de cette ville, afin qu'elle puisse répondre aux défis de l'avenir. Pour sortir de la provincialisation qui lui a été imposée par presque un siècle d'appartenance à la logique nationaliste, Salonique a besoin d'une direction politique propre, inspirée par une logique d'ouverture et de cosmopolitisme, une élite capable de s'inspirer du passé de la ville afin de construire son avenir. Pourtant, les actuels responsables semblent plutôt piégés dans le présent.

Dans un moment de transition comme celui que nous vivons actuellement dans les Balkans, les tendances se croisent et s'entremêlent et toute prévision paraît risquée. La logique géographique nous aide quelque peu à échapper à l'extrême fluidité de ce monde en mouvement, mais elle ne nous offre aucune certitude. Son message est plutôt optimiste pour Salonique qui dispose de l'énorme avantage de sa situation. La dimension temporelle doit pourtant s'ajouter à la logique spatiale. Combien de temps faudra-t-il pour que la valorisation de la situation géographique de Salonique devienne possible? Cinq ans, ou cinquante ans? Personne n'est actuellement en mesure de répondre à cette question.

NOTES

1. Sur l'histoire des Juifs de Salonique jusqu'au XIX^e siècle, voir Gilles Veinstein "Un paradoxe séculaire", in Gilles Veinstein (dir.), *Salonique, 1850-1918, La "ville des Juifs" et le réveil des Balkans*, Paris, Autrement, 1992, p. 42-62.
2. Pour une explication du fonctionnement de la ville orientale voir G. Prévélakis, "Istanbul, Skopje et Salonique: villes-frontières ou cités-carrefours?" in Joël Kotek (dir.), *L'Europe et ses villes frontières*, Bruxelles, Complexe, 1996, p. 77-95.
3. Pour le développement du commerce à Salonique et en particulier le rôle des Français, voir N. G. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, P.U.F., Paris, 1956; traduction en grec *To Emporio tis Thessalonikis ton 18o aiona*, Athènes, Themelio, 1996, p. 170-186.
4. Voir Dimitri Kitsikis, *Propagande et pressions en politique internationale. La Grèce et ses revendications à la Conférence de la Paix (1919-1920)*, Paris, P.U.F., 1963, p. 423-430.
5. Voir le récit de l'exode d'une famille juive de Salonique dans Edgar Morin, *Vidal et les siens*, Paris, Seuil, 1989.
6. Les Allemands ont détruit le cimetière juif en 1941 et ont utilisé le terrain pour des constructions qui ont été démolies par la suite afin de permettre la création d'un

campus universitaire. Un monument à la mémoire des juifs de Salonique a été créé dans l'enceinte universitaire.

7. Jacques Ancel, *La Macédoine, son évolution contemporaine*, Paris, Armand Colin, ouvrage publié sous le patronage de l'Institut d'études slaves, 1930.

8. Résistance modérée éventuellement par l'influence américaine à partir du milieu des années 1960 et jusqu'au rétablissement de la démocratie en 1974. La Grèce a été utilisée par les Américains comme un ballon d'essai en vue d'un rapprochement économique avec les pays membres du COMECON et dans ce cadre Salonique pourrait constituer une plate-forme d'expansion dans les Balkans. Cette hypothèse explique certains investissements industriels à Salonique, comme ceux de l'homme d'affaires grec-américain Tom Pappas censé avoir eu des liens avec la C.I.A..

9. G. P. Chiotis, H. N. Cocossis, "Thessaloniki", in Leo H. Klaassen, Leo van den Berg, Jan van der Meer (eds), *The City: engine behind economic recovery*, Avebury, Aldershot, 1989, p. 211-229, p. 214

10. *Ibid.*, p. 215